

1

Je soulève une paupière et la referme aussitôt, aveuglée par la violente luminosité. J'aurais dû penser à tirer les rideaux hier soir. La main en visière, j'abrite mes yeux et tends le bras vers la table de nuit pour attraper mon téléphone. Mon cerveau proteste en m'irradiant d'une douleur insoutenable. Il semble que mes neurones aient décidé de danser le pogo dans ma boîte crânienne. Je jette néanmoins un coup d'œil à l'horloge de mon smartphone. Dix heures trente. Une heure bien trop matinale pour une fille qui s'est couchée à l'aube avec deux grammes d'alcool dans chaque bras. Sans ce maudit soleil qui inonde la pièce, je serais encore en train de ronfler, insensible à la gueule de bois qui envahit chaque cellule de mon corps. Je me roule en boule et rabats la couette sur ma tête dans l'espoir que cette obscurité improvisée me permettra de me rendormir pour me réveiller en pleine la forme. Pas de chance, monsieur Mal de crâne et madame Nausée ne paraissent pas disposés à suivre ce plan pourtant parfait. Mon estomac fait du trampoline et un individu mal intentionné attaque ma cervelle à coups de marteau-piqueur. Impossible de me détendre dans ces conditions. J'étouffe un juron et m'extirpe du lit. Toujours prévoyante

(et habituée à ce genre de lendemains de fête difficiles), hier j'ai glissé une boîte de Doliprane dans ma trousse de toilette. Il me suffit d'en avaler un comprimé et mon état devrait s'améliorer. Je suis à peine debout que la chambre d'hôtel se met à tourner autour de moi et je suis forcée de me tenir au mur pour ne pas tomber. Génial, voilà que les vertiges viennent s'ajouter à la liste de mes symptômes. Cela m'apprendra à abuser du champagne. Et du vin. Et de la bière. Et des cocktails. D'un autre côté, je ne pouvais guère laisser ma meilleure amie et collègue célébrer son enterrement de vie de jeune fille sans un minimum de festivités. Ou plutôt son enterrement de vie de quadragénaire, comme elle l'a rebaptisé. Après des années à enchaîner les conquêtes et histoires sans lendemain, Charlotte a enfin trouvé l'homme de ses rêves et ils se marient dans un mois. Pour fêter cet événement, je lui ai donc organisé une petite virée entre copines. Nous étions cinq. Cinq filles déchaînées, délurées et assoiffées. On s'est marrées comme des folles, on a ri, on a dansé. Et on a abusé de l'alcool. Beaucoup abusé. Beaucoup beaucoup abusé. Au moins, nous n'avons pas eu besoin de conduire puisque j'avais réservé des chambres pour tout le monde dans un hôtel-spa, à deux pas du bar de nuit où nous avons terminé la soirée.

Je me traîne jusqu'à la salle de bains et retiens un cri d'effroi face au reflet que me renvoie le miroir. Ma chevelure brune est si emmêlée qu'elle ressemble à une pelote de laine défoncée par un chat sous amphétamines et mon teint est aussi vert que mes yeux. Heureusement que Marc, mon fiancé, n'est pas là : je mourrais de honte à l'idée qu'il me découvre dans cet état. « Fiancé ». J'ai encore du mal à m'habituer

à ce mot. Dans quelques mois, je passerai moi aussi devant monsieur le Maire, et c'est Charlotte qui aura la lourde tâche de m'organiser un « enterrement de vie de quadragénaire ». Contrairement à ma meilleure amie, j'ai un passif amoureux plus calme. J'ai vécu sept ans avec Bertrand, mon ex, avant de rencontrer Marc. Le fait qu'il soit mon chef a compliqué les choses, je rechignais à mélanger amour et travail. Le fait qu'il ressemble à George Clooney a eu raison de mes principes et nous coulons le parfait amour depuis presque un an. C'est parfois bizarre de me trouver sous ses ordres au boulot, mais comme il part souvent en déplacement, nous ne nous croisons pas en permanence. Tout comme Charlotte, je suis journaliste à *La Gazette de Perclin*, l'hebdomadaire local, dont Marc est le rédacteur en chef. J'adore ce métier, qui me permet de rencontrer plein de gens différents et de satisfaire mon goût pour les enquêtes et investigations.

Une longue douche plus tard, je me sens un peu mieux. Et grâce à la magie du Doliprane et du fond du teint, j'ai retrouvé figure humaine. Maintenant que je ne crains plus d'effrayer les autres clients ou, pire, de leur vomir sur les pieds, je peux descendre au restaurant de l'hôtel avaler un rapide petit déjeuner avant la fermeture.

À cet horaire tardif, la salle est presque vide. Je m'apprête à m'installer seule dans un coin, lorsque j'aperçois Charlotte, absorbée dans la contemplation de son bol de café qu'elle touille méthodiquement avec une cuillère.

— Salut, lui lancé-je en m'asseyant en face d'elle.

Elle sursaute et asperge la nappe de quelques gouttes de liquide noir.

—Merde, Camille, tu m'as fait peur ! T'es malade, d'arriver comme ça dans le dos des gens ! Et parle moins fort, j'ai une migraine abominable.

Lorsqu'elle est mal réveillée, mon amie a tendance à se montrer de mauvaise humeur. Une sorte de version très irritée du Schtroumpf grognon. Je juge plus prudent de ne pas la contrarier dans cet état. D'autant qu'hier soir, elle a encore plus abusé des cocktails que moi, alors j'imagine qu'elle ne doit pas péter la forme. Rien que sa coiffure me suffit pour deviner qu'elle est au fond du trou. Ses longs cheveux auburn, auxquels elle accorde tant de soin d'ordinaire, sont rassemblés en un chignon raté dont s'échappent des mèches ternes et grasses.

—Désolée, m'excusé-je un ton plus bas. J'ai du Doliprane si tu veux.

—Tu es ma sauveuse. Je savais que te choisir comme témoin pour mon mariage était une idée géniale. Donne-m'en un avant que mon cerveau ne se suicide de douleur.

Elle tend la main vers moi avec des yeux de labrador quémendant un sucre. Je m'empresse d'attraper la boîte de comprimés que j'ai glissée dans ma poche par précaution, en prévision d'une éventuelle rechute. Je la laisse avaler son remède et m'éclipse pour aller piocher quelques viennoiseries au buffet.

—Les autres ne sont pas levées ? demandé-je une fois de retour avec un thé et des croissants.

—Sandra et Valentine dorment encore. Mélanie terminait de déjeuner quand je suis arrivée. Elle est partie profiter du spa. Elle était resplendissante, comme d'habitude, m'informe Charlotte avec un grimace.

Mélanie est la meilleure amie d'Édouard, le futur marié. Charlotte fournit de gros efforts pour tenter de

l'apprécier, d'où sa présence à son enterrement de vie de jeune fille. Mais en réalité, elle a du mal à supporter le côté « fille parfaite » de cette avocate à la brillante carrière et au physique de mannequin. Pour couronner le tout, Mélanie est une croqueuse d'hommes. Avec ses longs cheveux bruns, ses yeux verts en amande et sa taille de guêpe, elle n'a aucune difficulté à séduire les mecs. Dommage qu'elle les balance comme des Kleenex dès qu'elle s'est lassée d'eux, c'est-à-dire rapidement. J'avoue que moi aussi, elle m'agace. Entre le récit de ses dernières conquêtes et les leçons de morale dont elle nous a gratifiées tout au long de la soirée d'hier, elle m'a assez vite tapé sur les nerfs. D'autant plus qu'elle s'est acharnée à nous rappeler que l'alcool était mauvais pour la santé et que si nous continuions à descendre les mojitos comme des menthes à l'eau, nous aurions la gueule de bois. OK, sur ce coup-là, elle avait raison. N'empêche, ce n'était pas un motif valable pour gâcher notre plaisir.

Notre petit déjeuner terminé, nous décidons d'aller nous prélasser au spa avant de rendre les clés de nos chambres. Nous envoyons un texto à Sandra et Valentine pour leur proposer de nous rejoindre quand elles émergeront enfin. Le temps de remonter enfile mon maillot de bain et me voilà confortablement installée dans le jacuzzi. Par chance, Mélanie est plongée dans un bouquin et n'a pas souhaité abandonner sa lecture pour me suivre. Lorsque ma peau commence à friper, je me résigne à sortir de l'eau pour m'étendre sur le transat voisin du sien. Nous sommes bientôt rejointes par les deux autres filles de la bande. Sandra, la cousine de Charlotte, semble plutôt bien remise des festivités de la veille. En revanche

Valentine, une de ses anciennes copines de fac, peine à garder les yeux ouverts.

— C'est la dernière fois que je bois autant mojitos, grogne-t-elle en se laissant tomber sur une chaise longue.

Mélanie lève le nez de son livre et la contemple d'un air désappointé.

— Si tu m'avais écoutée, tu ne serais pas dans cet état-là ce matin. Moi, grâce aux cocktails sans alcool, je suis en pleine forme et cela ne m'a pas empêchée de m'amuser.

— Trinquer au jus de fruits à l'enterrement de vie de jeune fille de ma pote, très peu pour moi, riposte Valentine. D'ailleurs, elle est où, au fait ?

Bonne question. Depuis que nous nous sommes séparées à la sortie de l'ascenseur pour rejoindre nos chambres respectives, Charlotte n'a pas réapparu.

— Je ne sais pas, avoué-je, perplexe. Elle devait juste se mettre en maillot de bain, cela ne devrait pas lui prendre autant de temps.

— Elle a peut-être préféré faire une sieste ? suggère Sandra en trempant un orteil dans la piscine.

— Peut-être, dis-je d'une voix peu convaincue.

Mon amie semblait en meilleure forme lorsque je l'ai quittée et plutôt motivée pour profiter du jacuzzi. Ce brusque changement de programme m'étonne de sa part.

— Vu la quantité d'alcool qu'elle a ingurgité hier soir, elle doit être en train de vomir son petit déjeuner, la tête au-dessus des toilettes, ricane Mélanie.

Je lui balance un regard indigné.

— C'est ton overdose de cocktails sans alcool qui te rend aussi désagréable ? rétorqué-je sans chercher à contenir mon irritation.

Cadavre et talons aiguilles

Elle pousse un soupir vexé.

— Pfff, si on ne peut même plus plaisanter.

— Ah, si, on peut plaisanter, intervient Valentine.
Mais uniquement quand c'est drôle.

Je laisse échapper un rire, tandis que Mélanie plonge le nez dans son roman avec un haussement d'épaules dédaigneux.

— La voilà ! s'exclame Sandra en désignant du doigt la silhouette de Charlotte, drapée dans le peignoir blanc de l'hôtel, qui vient d'apparaître à l'entrée du spa.

Mon amie se dirige vers nous d'une démarche pressée. À ses sourcils froncés, je devine aussitôt que quelque chose cloche. Le regard affolé qu'elle nous lance confirme mes soupçons.

— Est-ce que l'une d'entre vous aurait vu ma bague de fiançailles ?

2

Effondrée sur un transat, Charlotte nous explique comment elle s'est aperçue de la disparition de sa bague. Elle l'enlève tous les soirs pour dormir. Ce matin, elle avait tellement mal au crâne qu'elle a complètement oublié de la remettre. Ce n'est qu'en remontant du petit déjeuner qu'elle a réalisé qu'elle ne la portait pas. Elle a fouillé la chambre, mais le bijou demeure introuvable.

Mon amie étouffe un sanglot et enfouit la tête dans ses mains. Je m'accroupis à ses côtés et passe un bras autour de ses épaules.

— Je suis certaine qu'on va la retrouver, affirmé-je de mon ton le plus convaincant.

— Mais oui, renchérit Valentine. On va t'aider à chercher. À cinq, on sera plus efficaces.

Nous regagnons sa chambre et nous répartissons les zones à inspecter. J'hérite de la penderie, que je ratisse de fond en comble. Charlotte ayant balancé ses vêtements sur la chaise en se couchant hier soir, la probabilité pour que la bague ait atterri dans l'armoire me semble mince. Néanmoins, il ne faut jamais sous-estimer les actions étranges que l'on peut accomplir sous l'effet de l'alcool. Pour ma part, j'ai une fâcheuse tendance à envoyer des

SMS à mes ex lorsque je suis bourrée. Selon mon degré d'alcoolémie, cela va de la déclaration d'amour enflammée au message d'insultes, en passant par le fameux « sexto » interdit aux moins de dix-huit ans. Bref, avec le nombre de mojitos qu'elle a ingurgités hier soir, Charlotte a parfaitement pu ranger son bijou dans le minibar ou au milieu de ses chaussettes.

Une demi-heure plus tard, nous devons nous rendre à l'évidence : la bague ne se trouve pas dans la chambre.

— Qu'est-ce que je vais dire à Édouard ? se lamente mon amie en se laissant tomber sur son lit.

— Je suis certaine qu'il comprendra, intervient Sandra.

— Peut-être qu'Édouard te pardonnera, mais ça m'étonnerait que sa famille en fasse autant, affirme Mélanie. La bague appartenait à sa grand-mère. Ça va être délicat de leur annoncer que tu as perdu un héritage familial. Tu aurais dû être plus prudente. Et moins boire hier soir.

Je lui jette un regard assassin et file m'asseoir à côté de Charlotte.

— Ne l'écoute pas, dis-je en posant une main sur son genou. Personne ne t'en voudra. Ces choses-là arrivent. Et puis, on peut encore la retrouver. Peut-être que tu l'as égarée pendant notre soirée. Est-ce que tu te souviens si tu la portais toujours quand on était au bar ?

Elle laisse fuser un soupir malheureux.

— Je ne sais plus. J'étais bourrée, alors je ne prêtais pas vraiment attention à ce genre de détail.

Une idée jaillit soudain dans mon cerveau.

— Venez dans ma chambre, on va regarder les photos de la soirée.

Les quatre filles me dévisagent comme si je venais de leur annoncer que j'avais adopté un alligator.

— Heu, maintenant ? s'étonne Sandra. Tu es sûre que c'est le moment pour ça ? On ferait mieux de continuer à chercher la bague.

Hier soir, j'ai joué le rôle de photographe officielle. Tout bon journaliste se doit de posséder quelques compétences en la matière. Alors j'ai emporté mon appareil photo et immortalisé nos meilleurs instants.

— Mais justement, sur les photos, on apercevra peut-être la bague au doigt de Charlotte, expliqué-je sans dissimuler mon excitation. Cela nous aidera à situer le moment où elle a disparu.

Valentine applaudit.

— Tu es un génie !

Je balaye le compliment d'un revers de la main en tâchant de paraître modeste.

— Suivez-moi !

Une fois dans ma chambre, je récupère la carte mémoire de mon Reflex et l'insère dans mon ordinateur portable. Dire qu'en quittant la maison hier, j'avais hésité à le prendre ! Là encore, mon instinct professionnel l'avait emporté. On ne sait jamais quand le scoop du siècle peut vous tomber dessus. Nous nous installons sur le lit et je choisis volontairement de commencer par les photos prises au bar, le dernier lieu où nous nous sommes rendues. Si Charlotte avait égaré sa bague dès le début de la soirée, elle s'en serait sans doute aperçue. Les clichés défilent sur l'écran. Valentine glousse en se revoyant flirter avec le serveur. Le jeune homme, un beau brun d'environ vingt-cinq ans, avait été prévenu que nous fêtions un enterrement de vie de jeune fille. Aussi avait-il pour

consigne de se montrer aux petits soins pour nous, et surtout pour la future mariée. Soudain, je pousse un cri.

— Là ! dis-je en désignant l'ordinateur du doigt.

Quatre têtes se penchent en avant. Sur l'écran, une Charlotte aux joues rosies par les émotions (et les mojitos) plaque sa main devant sa bouche pour masquer un bâillement du genre à dévoiler ses amygdales. Et sur ladite main brille une bague en or blanc sur laquelle sont sertis un saphir et de petits diamants.

— Donc je portais toujours ma bague au bar, conclut mon amie d'un ton pensif. Qu'est-ce que j'ai bien pu en faire ?

— Tu ne l'aurais pas ôtée pour te laver les mains ? suggère Sandra.

— Non, je ne l'enlève que pour dormir. J'ai trop peur de la perdre.

— Tu avais beaucoup bu, rappelle Mélanie. Tu as très bien pu oublier tes principes et la laisser sur le bord du lavabo.

Elle a beau adopter un ton compatissant, j'ai la désagréable impression que la situation l'amuse. Je résiste à l'envie de lui écraser la tronche à coups d'ordinateur portable et me contente de lui tourner le dos pour m'adresser à Charlotte.

— Pour en avoir le cœur net, la meilleure chose à faire, c'est de retourner au bar. Peut-être que quelqu'un l'a retrouvée.

— Parce que tu crois que si quelqu'un a trouvé une bague de cette valeur, il l'aura gentiment rapportée à l'accueil ? objecte Mélanie. Tu vis dans le monde des Bisounours, ma parole. À ce stade, le mieux serait de porter plainte et de tout avouer à Édouard.

À l'idée que son bijou puisse avoir été volé, Charlotte laisse échapper un sanglot. Mon sang ne fait qu'un tour. Comment Édouard peut-il être ami avec une fille qui manque autant de tact et d'empathie ? Je pivote vers la peste et articule de ma voix la plus tranchante :

— Tu sais respirer par le nez, je suppose ?

La belle brune me dévisage comme si je venais de faire un AVC.

— Évidemment. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Parce que du coup, tu peux fermer ta gueule.

Des rires amusés saluent ma réplique. Même Charlotte se déride face à la mine outrée de Mélanie.

— Puisque vous ne supportez pas qu'on vous dise la vérité, je préfère m'en aller, fulmine l'intéressée.

Elle se précipite vers la sortie et claque la porte derrière elle.

— Bon débarras, commenté-je, ravie de la voir dégager. Charlotte, emballe tes affaires, on se rejoint à l'accueil pour rendre les clés des chambres et ensuite on file au bar.

— Vous voulez qu'on vous accompagne ? s'enquiert Sandra.

— C'est gentil, mais ton mari et tes enfants sont sans doute impatients de te retrouver, relève Charlotte. Et ce n'est pas la peine qu'on débarque à quatre au bar.

— Comme tu veux, mais tu nous tiens au courant alors !

Après avoir promis-juré-craché de donner des nouvelles à Valentine et Sandra, nous nous séparons en direction de nos chambres respectives.

Trente minutes plus tard, Charlotte et moi nous trouvons devant l'entrée du Blue Factory, le lieu où nous avons

terminé la soirée d'hier. L'établissement vient d'ouvrir ses portes et des clients sont installés en terrasse pour déjeuner. Nous nous rendons au comptoir, derrière lequel un homme essuie des verres. Charlotte lui explique la raison de notre visite. Il s'absente un instant pour vérifier dans la réserve, où sont stockés les objets trouvés.

— Désolé, nous n'avons pas votre bague, nous informe-t-il avec un sourire contrit.

Les épaules de Charlotte s'affaissent. Je la devine au bord des larmes et décide d'insister un peu.

— Le serveur qui s'est occupé de nous hier soir se souviendra peut-être si mon amie portait encore sa bague quand nous sommes parties.

— Revenez ce soir dans ce cas, me rétorque l'homme avec un haussement d'épaules.

— Non, cela ne peut pas attendre ce soir, protesté-je d'un ton ferme. Nous devons lui parler tout de suite. Il s'appelle Gabriel, pourriez-vous nous donner son adresse ?

Il secoue la tête.

— Impossible, je ne suis pas autorisé à communiquer ce genre d'information.

Il attrape un verre et son torchon et reprend son activité, moyen comme un autre de nous signifier la fin de la conversation.

— J'aimerais parler avec le patron, tenté-je. Peut-être que lui pourra nous aider.

— Pas la peine, c'est moi. Et je refuse de transmettre les coordonnées de mes employés à n'importe qui.

Merde. Ce mec est aussi buté qu'un tiroir coincé. Une part de moi a très envie de lui expliquer que je ne suis pas « n'importe qui » et qu'il devrait peut-être s'adresser

autrement à ses clients. Néanmoins, je pressens que lui rentrer dans le lard n'arrangera pas la situation. Je me force donc à contrôler mon irritation et lui décoche mon sourire à cent mille euros.

— Écoutez, je suis sûre qu'on peut trouver un compromis, dis-je d'une voix plus douce. Voyez-vous, nous sommes journalistes à *La Gazette de Perclin*. Nous avons passé une excellente soirée dans votre établissement. Nous pourrions profiter de notre visite chez votre serveur pour l'interviewer et publier un article sur votre bar.

Une lueur d'intérêt s'allume dans les yeux de mon interlocuteur. Il abandonne son torchon et se penche sur le comptoir.

— Vous feriez ça ?

— Absolument. Nous pourrions faire paraître l'article la semaine prochaine. Mais pour cela, nous devons le rédiger sans tarder, car notre numéro est déjà pratiquement bouclé.

En vérité, j'affabule un peu. Notre réunion de presse a lieu lundi, et Marc, mon amoureux et chef adoré, n'a pas besoin qu'on lui fournisse l'article finalisé pour décider de la grille de publication. Mais je veux interroger Gabriel, notre serveur de la veille, au plus vite. J'appuie mon affirmation d'un sourire trop forcé pour être honnête. Les sourcils du patron se plissent et il me dévisage d'un air soupçonneux. C'est mon éternel problème. J'ai toujours été une piètre actrice et d'une nullité absolue en mensonge. Un jour, il faudra que je songe à prendre des cours de théâtre, car cette incapacité à travestir la vérité me pourrit la vie. Comme lorsque je tente de convaincre mon adorable, mais insupportable

mère que je fréquente ma salle de sport deux fois par semaine (alors qu'en réalité, j'y mets les pieds environ deux fois par an). Ou quand j'essaye de dissimuler à mon cher et tendre l'achat d'une quarante-troisième paire de chaussures (oui, je sais, j'ai un problème avec les chaussures). Heureusement, Charlotte vole à ma rescousse.

— Vous voulez voir nos cartes de presse ? demande-t-elle en sortant son portefeuille de son sac à main.

Elle ne laisse pas à l'homme le temps de répondre et lui brandit sa carte sous le nez. Je l'imites aussitôt. Il observe un instant les deux carrés de plastique puis, rassuré sur la véracité de nos allégations, hoche la tête d'un air satisfait.

— Par les temps qui courent, c'est sûr qu'un peu de pub, ça peut pas faire de mal. Je vous note les coordonnées de Gabriel.

Il attrape un bloc et un stylo derrière le comptoir et griffonne quelques lignes avant d'arracher la feuille et de me la tendre. Je m'assure que je parviens à déchiffrer son écriture puis plie le papier et le range dans ma poche.

— Et pour les photos ? s'alarme-t-il soudain.

— Ne vous inquiétez pas, j'ai pris des tonnes de photos hier soir, nous aurons largement de quoi illustrer l'article et montrer la bonne ambiance qui règne ici, répliqué-je, pressée de filer.

— Bien, je compte sur vous, alors, conclut le patron.

Nous récupérons ma voiture sur le parking de l'hôtel et j'entre dans le GPS l'adresse de Gabriel.

Le jeune homme habite un immeuble d'une dizaine d'étages, dans la banlieue nord de Perclin. D'après les plaques figurant dans le hall d'entrée, son appartement se situe au troisième. Charlotte appuie sur l'interphone.

Une minute s'écoule. Pas de réponse. Elle essaye une nouvelle fois, sans plus de succès.

— Peut-être qu'il dort encore ? suggère-t-elle.

— Ou alors, l'interphone est en panne. Merde, c'est trop con de rester coincées si près du but.

— Tant pis, on devra attendre ce soir pour lui parler, soupire mon amie d'un ton résigné.

Nous nous apprêtons à tourner les talons quand une vieille dame pénètre dans le vestibule. Elle nous salue d'un « Bonjour mesdames » et clopine avec sa canne jusqu'à la double porte vitrée. Nous lui rendons son salut et patientons, à nouveau pleines d'espoir, tandis qu'elle fouille dans le petit sac à main beige accroché en bandoulière à son épaule. Après dix secondes qui nous en paraissent le triple, elle dégaine un trousseau de clés équipé d'un badge noir, qu'elle passe sur le lecteur fixé au mur. La porte se déverrouille dans un cliquetis métallique. Je me précipite pour la tenir pendant que l'aïeule se déplace avec peine jusqu'à l'ascenseur. Nous la suivons, ravies de l'aubaine qu'elle vient de nous fournir.

— Qui venez-vous voir ? s'enquiert la femme d'un ton mi-curieux, mi-soupçonneux, pendant que nous attendons l'ascenseur.

— Nous rendons visite à Gabriel, l'informé-je avec mon sourire le plus rassurant.

Son visage plissé s'éclaire.

— Ah Gabriel. C'est un brave petit. Il me monte toujours mes courses lorsque l'ascenseur est en panne.

Un *ding* sonore nous annonce l'arrivée de la cabine, interrompant notre conversation. Après avoir souhaité une bonne journée à la charmante vieille dame, nous

descendons au troisième étage, la laissant poursuivre son ascension vers le haut de l'immeuble.

Le couloir aux murs blancs, éclairé par des néons blafards, dessert deux appartements. D'après la plaque que nous avons consultée dans le hall, Gabriel occupe celui de droite. À notre grande surprise, la porte est entrebâillée. J'appuie néanmoins sur la sonnette, dont le tintement retentit jusqu'à nous, sans qu'aucun autre bruit nous parvienne.

— C'est bizarre quand même, chuchote Charlotte.

— Il y a quelqu'un ? dis-je d'une voix forte.

Pas de réponse.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demande mon amie d'un ton d'hésitant.

— On entre.

— Tu es folle, c'est interdit de pénétrer par effraction chez les gens !

— Ce n'est pas une effraction, puisque la porte est ouverte, objecté-je. Et puis, Gabriel est peut-être blessé. Ou alors il a été cambriolé. Il nous sera reconnaissant d'avoir vérifié ce qui clochait.

Je pousse la porte, qui s'ouvre sur un petit living-room. J'y pénètre la première, suivie par Charlotte. Le soleil de ce début d'été éclaire la pièce d'une lumière vive à travers deux larges baies vitrées. Vêtements sur le sol, manette de console de jeux sur le canapé, canettes de bière vides sur la table basse. Pas besoin d'être Sherlock Holmes pour deviner qu'un célibataire vit ici. La cuisine présente les mêmes signes de désordre. La vaisselle sale remplit l'évier et la poubelle déborde d'ordures. Mais toujours aucune trace du propriétaire des lieux.

Cadavre et talons aiguilles

—Dépêchons-nous de ficher le camp d'ici, déclare Charlotte avec une grimace. J'ai l'impression d'être une voyeuriste en train de fouiller l'appartement de sa victime. Je n'aime pas ça du tout. Et si quelqu'un nous surprend, on risque d'avoir des ennuis.

—On inspecte les autres pièces et on s'en va, lui assuré-je en me dirigeant vers l'une des deux portes que compte le salon.

Je débouche sur une salle de bains format mouchoir de poche.

—Rien ici, annoncé-je en refermant.

La dernière porte, qui doit être celle de la chambre, est entrouverte. Charlotte sur mes talons, je franchis les quelques mètres qui m'en séparent et l'ouvre en grand. Je me fige face au spectacle que je découvre. J'ai l'impression de manquer d'oxygène et je dois m'appuyer sur le chambranle pour ne pas tomber. Le cri strident de Charlotte me perce les tympans. Je réprime un haut-le-cœur. Sur le sol, baignant dans une mare de sang, gît le corps sans vie de Gabriel.